

PERMIS DE SHOOT À L'HÉROÏNE PURE

AUX PAYS-BAS, DEPUIS 1998, L'ÉTAT DISTRIBUE GRATUITEMENT DE L'HÉROÏNE MÉDICALE AUX TOXICOMANES INVÉTÉRÉS. LE RÉSULTAT ? UNE MEILLEURE SANTÉ POUR LES USAGERS ET PLUS DE TRANQUILLITÉ POUR LES HABITANTS DES SEIZE VILLES OÙ SE DÉPLOIE CE PROGRAMME. POUR RÉCUPÉRER LEUR DOSE, SIEGFRIED, STEPHAN, ÈVE OU RICK SE RENDENT AU CENTRE DE TILBURG TROIS FOIS PAR JOUR. UNE EXPÉRIENCE INTERDITE EN FRANCE.
PAR FRÉDÉRIC BRILLET
PHOTOS STEVEN WASSENAAR



Au centre médical de la ville de Tilburg, Siegfried, 42 ans, s'injecte sa dose d'héroïne pure trois fois par jour. « Je préfère me shooter plutôt que fumer, l'effet est plus fort et rapide », dit-il.

A42 ans, Siegfried mène à Tilburg, aux Pays-Bas, une vie réglée comme du papier à musique. Trois fois par jour en semaine et deux fois par jour le week-end, cet homme enjoué, coiffé à l'iroquoise, amateur de rock et de séries, enfourche son vélo pour se rendre dans le centre médical qui lui délivre son traitement. Un rituel immuable : Siegfried contourne l'entrée principale et s'approche du bâtiment par une discrète porte sécurisée à l'abri des regards. Il sonne, annonce son identité pour se faire ouvrir un premier casier où il doit laisser toutes ses affaires. Derrière une vitre épaisse, deux vigiles débonnaires vérifient qu'il retire bien son manteau, se débarrasse de son sac, avant de lui donner accès par une seconde porte : Siegfried entre dans la salle de shoot très propre et très éclairée, entourée de baies vitrées et sobrement meublée d'une longue table en bois et de bancs. Traversant ce bocal où sont déjà installés d'autres usagers, il s'approche du guichet derrière lequel une infirmière s'active à préparer les traitements : des doses d'héroïne personnalisées, destinées à être fumées ou injectées et placées dans de petits sachets.

Siegfried salue l'employée qui lui glisse sous la vitre sa dose marquée de ses initiales et une seringue neuve. «*Je préfère me shooter plutôt que fumer, l'effet est plus fort et rapide*», justifie-t-il en s'asseyant. Comme à chaque séance, il retrousse son bas de pantalon et examine attentivement son mollet constellé de trous et d'ulcères, en quête de la veine qui s'est rétractée avec le temps. «*Plus tu te piques, plus c'est difficile de la trouver*», soupire-t-il, penché en avant. Il repère enfin un point pour s'injecter la dose qui lui procure ce flash extatique, l'apaisement et bientôt un début de somnolence propre à l'héroïne.

PLONGÉ DANS L'HÉRO À 26 ANS

Le rituel touche à sa fin. Siegfried, qui ne dispose que d'une demi-heure pour prendre sa dose, rabaisse le bas de son pantalon, jette la seringue usagée sous le regard de l'infirmière qui consigne la prise dans un grand cahier, plaisante brièvement avec le personnel, salue un compagnon d'infortune. Puis repart sur son vélo vaquer à ses occupations jusqu'au prochain rendez-vous quelques heures plus tard. Comme de nombreux toxicomanes qui ont touché le fond, l'itinéraire de Siegfried est celui d'un enfant pas gâté par la vie et souvent livré à lui-même. Père alcoolique, parents divorcés, mère dépassée. A 12 ans, il tire sur son premier joint, teste le speed à 15, abandonne très tôt l'école, plonge dans l'héroïne à 26 ans... «*Tout cela résulte de mes choix, j'étais curieux de tout découvrir, d'éprouver des sensations fortes.*» Il a essayé trois fois de décrocher. En vain : «*Même avec la méthadone, c'est trop dur : tu as des suées, tu as chaud, puis froid, tu délires... C'est insupportable. Je ne souhaite pas ça à mon pire ennemi.*» La dernière fois, c'était il y a dix ans : il a sombré dans la psychose et n'a tenu que quelques jours avant de se repiquer.

A l'aube de la trentaine, fatigué de courir après sa dose quotidienne, devenu incapable de travailler et réduit à vivre

Les cuisses de Siegfried sont marquées par des années d'injections.



« MÊME AVEC
LA MÉTHADONE,
C'EST TROP DUR
D'ARRÊTER :
TU AS DES SUÉES,
TU AS CHAUD,
PUIS FROID,
TU DÉLIRE... »

Siegfried, héroïnomane



Les membres du programme sont astreints à un suivi médical rigoureux. Il revient aux infirmières de préparer les doses spécifiques pour chaque usager.



Leur addiction enferme les héroïnomanes dans une routine faite d'allers-retours quotidiens entre le centre médical et leur domicile.



Entre deux shoots, Siegfried se consacre à l'écriture de chansons.

Une infirmière du centre médical de Tilburg a fini par surmonter ses préjugés envers la population des héroïnomanes. «Je craignais des comportements violents, de l'agressivité. Mais pas du tout: si on les traite bien, ils vous respectent. Ce sont des personnes qui souffrent du manque d'estime d'eux-mêmes et des autres. Il faut apprendre à les aimer. Je me sens utile ici.»



Les membres du programme sont encouragés à participer à différentes activités culturelles ou sociales ou à des travaux d'intérêt général qui leur procurent un petit revenu. On les emmène au zoo, à la piscine, mais on leur demande aussi de nettoyer les rues avoisinantes.

Après plusieurs séjours en prison pour vols, Stephan a retrouvé une certaine sérénité en intégrant le programme d'héroïne médicale. Cet ancien étudiant des Beaux-Arts s'est remis à la peinture et a renoué avec sa famille.



La moyenne d'âge des membres du programme augmente car l'héroïne passe de mode. Rick, 70 ans, vient fumer son héroïne au centre de Tilburg avant de rentrer chez lui en scooter électrique.



« EN LEUR FOURNISANT GRATUITEMENT DE L'HÉROÏNE MÉDICALE, LES USAGERS PARVIENNENT À GARDER LEUR LOGEMENT, DES LIENS AVEC LEUR FAMILLE. »
Vicky, infirmière

dans la rue après avoir perdu son logement, Siegfried sollicite son inscription au programme national de fourniture d'héroïne médicale. Ce qui lui donne le droit de s'injecter ou de fumer quotidiennement cette drogue, et ce en complément d'un traitement à la méthadone, qui atténue la douleur du manque mais n'a pas d'effet psychoactif. Seuls les usagers invétérés qui ont passé la trentaine, prouvé leur incapacité à décrocher, qui se marginalisent financièrement et socialement et/ou sombrent dans la délinquance ou la prostitution (le programme compte 10 % de femmes) peuvent se porter candidats: «En intégrant ce programme, je savais que j'allais devoir vivre avec l'héroïne toute ma vie», reconnaît Siegfried qui a trouvé un nouvel équilibre. Dans ce cadre, les services sociaux de l'Etat hollandais et de la ville de Tilburg lui fournissent un toit et sa dose quotidienne. «Si je n'avais pas été admis, j'en serais réduit à faire des cambriolages, à voler des téléphones portables pour me la payer.» Au lieu de quoi, il a été «stabilisé» comme aiment à le répéter les autorités sanitaires, ce qui lui permet de mener une vie quasi normale. Hébergé gratuitement par l'Armée du salut, il espère d'ici trois ans obtenir un studio quand il aura fini de régler ses dettes. En attendant, la journée, il se consacre à sa musique, à l'écriture de chansons et aux jeux vidéo quand il ne rend pas visite à ses parents. «Je me sens bien dans cette vie-là», confie-t-il tout en fredonnant une chanson, Loser, qui évoque des «contes de fées brisés» et le sentiment «d'être en bas de la pile».

SOUS LE CONTRÔLE DE L'ÉTAT

Chaque fois que Siegfried vient consommer au centre, il bénéficie de l'attention de l'équipe en place. Etrange activité pour un soignant de fournir de telles substances à leurs «clients». «Avant de venir travailler ici, j'avais beaucoup de préjugés envers cette population, reconnaît Vicky, une infirmière du centre de Tilburg. Je craignais des comportements violents, de l'agressivité. Mais pas du tout: si on les traite bien, ils vous respectent. Ce sont des êtres humains qui souffrent du manque d'estime d'eux-mêmes et des autres. Certes, on ne cherche pas à les sevrer. Mais en leur fournissant gratuitement de l'héroïne médicale, ils parviennent à garder leur logement, des liens avec leur famille. Je me sens utile ici...»

Le centre de Tilburg, qui accueille chaque jour une vingtaine de consommateurs, fait partie des dix-sept centres répartis dans seize villes aux Pays-Bas. A l'échelle nationale, 583 toxicomanes viennent y consommer sept jours sur sept et 365 jours par an une héroïne de synthèse produite sous le contrôle de l'Etat, d'une pureté et d'une qualité introuvables dans la rue: la poudre achetée à un dealer est toujours coupée avec différentes substances qui en aggravent parfois la dangerosité. Ces usagers étant incapables d'exercer un travail du fait de leur dépendance (tout au plus leur fait-on participer à des travaux d'intérêt général du type nettoyage des rues pour les occuper), l'Etat leur verse l'équivalent local du RSA (Revenu de solidarité active) qui s'élève à 990 euros par mois. A cette somme s'ajoute le coût de la fourniture d'héroïne, du personnel médical et de sécurité, de l'entretien des locaux accessibles tous les jours, soit environ 2000 euros par mois. Au total, la facture s'élève à 34 000 euros par usager et par an, mais ni les contribuables néerlandais ni les

partis politiques locaux, quel que soit leur bord politique, ne s'en plaignent. La raison tient à l'histoire et à la culture pragmatique de ce pays aussi attaché aux libertés individuelles qu'à une certaine harmonie sociale.

Ce programme trouve son origine dans la crise de l'héroïne qui a sévi aux Pays-Bas durant les années 1970. Dans le sillage du mouvement hippie, l'héroïne causait des ravages dans les grandes villes néerlandaises : ceux qu'on appelait, à l'époque, les « junkies » se piquaient en pleine rue, volaient tout ce qu'ils pouvaient pour en acheter, quand ils ne succombaient pas à des overdoses. « Nous avons alors commencé à leur fournir de la méthadone. Mais ce produit, s'il calme les effets du manque, ne procure pas de flash. Certains usagers continuaient donc à faire n'importe quoi pour acheter de l'héroïne. C'est comme ça qu'a émergé l'idée d'en distribuer à ceux qui ne pouvaient pas s'en passer, ce qui a été fait à partir de la fin des années 1990 », explique Marcel Buster, un médecin spécialiste des addictions qui travaille au service de santé de la ville d'Amsterdam. Et de préciser : « L'objectif de ce programme n'est pas de les faire décrocher mais de les stabiliser en leur fournissant un toit et leur dose quotidienne. »

Parce qu'ils bénéficient d'un suivi médical, social et d'une héroïne de qualité très bien dosée, les membres du programme ne meurent pas de leur injection ou inhalation quotidienne, même s'ils s'y adonnent sur des décennies, mais bien souvent de l'alcool et du tabac qu'ils consomment par ailleurs. Dans l'absolu, les héroïnomanes endurcis sombrent dans la déchéance moins du fait de la poudre blanche que parce qu'ils renoncent à toute hygiène de vie dans leur quête obsessionnelle d'une dose, souvent frelatée.

Le programme lancé, les autorités néerlandaises ont alors organisé le système de manière à favoriser son acceptabilité sociale par la population en se donnant pour priorité d'éviter les conflits avec le voisinage des centres qui distribuent de l'héroïne. D'où l'instauration de règles très strictes. D'abord, les usagers doivent venir à une heure précise, ne rater aucun rendez-vous, consommer rapidement à l'intérieur des locaux et ne pas traîner devant le bâtiment. « S'ils enfreignent une de ces règles, ils peuvent être privés de leur dose, ils n'ont alors droit qu'à la méthadone », explique Ilse, une infirmière du centre de Tilburg. Ces obligations qui sélectionnent ceux qui ont réellement besoin de consommer quotidiennement sont aussi mal vécues par les personnes concernées. « L'autre fois, je suis arrivé en retard parce que j'avais crevé ma roue de vélo. En arrivant, on a refusé de me servir, c'est infantilisant », se plaint Tony, un usager d'Amsterdam. Surtout l'obligation de consommer sur place, justifiée par la crainte de revente de l'héroïne d'Etat, impose une routine qui finit par peser. « Ma vie ressemble au film Un jour sans fin avec Bill Murray, où le héros est condamné à revivre chaque matin les mêmes situations », soupire Stephan, un usager.

LES PAYS-BAS PENSENT QU'IL VAUT MIEUX FOURNIR SOUS CONTROLE MÉDICAL LES TOXICOMANES ENDURCIS PLUTÔT QUE DE LES VOIR ERRER DANS LA RUE...

Mais ce quinquagénaire, passé de multiples fois par la case prison et par la rue avant d'intégrer ce programme il y a dix ans, reconnaît cependant qu'il lui doit de mener une vie tranquille depuis lors. « Mes deux doses quotidiennes me suffisent. Je n'ai plus besoin de voler pour m'en procurer et j'ai un toit. Du coup, j'ai renoué avec ma famille et repris le dessin et la musique. »

La condition physique, l'allure et l'hygiène des toxicomanes néerlandais sont bien meilleures depuis qu'ils fréquentent ces salles de shoot. Ils bénéficient d'un suivi social, médical et surtout d'un hébergement. Parce que l'héroïne est fournie gratuitement sur place, les dealers n'ont aucun intérêt à traîner autour pour les solliciter. Et quand bien même nombre de ces usagers prennent en complément d'autres substances, cocaïne, cannabis, ecstasy, leur RSA leur permet de s'en procurer sans verser dans la délinquance. Résultat ? Ils sont mieux acceptés par la société puisqu'on leur reconnaît le statut de malades plutôt que de délinquants. Et avec le temps, les riverains des centres, toujours réticents au départ, finissent par s'y habituer. « C'était pénible durant le Covid parce qu'ils entraient au compte-gouttes pour éviter la contamination, ce qui créait des attroupements devant mon établissement. Mais en temps normal, c'est OK », explique Richard, 56 ans, gérant d'un Bed and Breakfast à Amsterdam, face à l'un des plus gros centres de distribution d'héroïne médicale du pays. Milou, une étudiante en informatique qui vit en colocation juste à côté, en plaisante : « Quand je dis que j'habite à la station Méthadone d'Amsterdam, mes interlocuteurs comprennent, mais ça ne fait pas débat. Les toxicos sont discrets, ils ne nous posent pas de problèmes. En plus, il y a des gardes et des caméras à l'entrée. Je me sens en sécurité dans cette rue. »

Cette politique pragmatique serait certainement approuvée par le prix Nobel d'économie américain Milton Friedman qui, de son vivant, dénonçait la guerre sur les drogues, trop coûteuse selon lui sur le plan économique, sécuritaire, social et sanitaire. Sans jamais aller jusqu'à la légalisation (même l'approvisionnement des coffee-shops en cannabis demeure dans l'économie grise), les Pays-Bas s'inspirent depuis vingt ans de cette idée : ils considèrent par pragmatisme qu'il vaut mieux fournir sous contrôle médical les toxicomanes endurcis plutôt que de les voir errer dans la rue et sombrer dans la délinquance pour s'en procurer.

N'y a-t-il pas un risque, avec ce système, d'augmenter le nombre de consommateurs ? Les chiffres des autorités sanitaires affirment le contraire : à l'échelle nationale, leur nombre total a diminué, passant de 740 en 2013 à 642 en 2018. Un repli qui résulte du décès des vieux toxicomanes et de la baisse des candidats à ce programme, à mesure que l'héroïne devenait moins à la mode... Pourtant, quand ce projet a démarré en 1998, « les gens disaient que c'était une folie, que ça n'allait pas marcher. Que ça allait nuire à la santé



Fonctionnelles et très bien tenues, les salles de shoot néerlandaises sont gérées par des professionnels qui se relaient pour accueillir les toxicomanes chaque jour de l'année.

publique. C'est tout le contraire qui s'est produit. Ce programme d'héroïne médicale a fait beaucoup de bien, y compris à moi. Je me suis stabilisée et ai réduit ma dose quotidienne. Mais j'ai gardé mon verre de bordeaux pour dîner, je suis d'origine bordelaise après tout », raconte Eve. Devenue dépendante à l'héroïne pour soulager ses douleurs consécutives à un accident, cette Française anime un comité local représentant les usagers de La Haye auprès des autorités sanitaires. Ses combats ? Plus de souplesse dans les horaires et dans la fourniture de méthadone, une livraison d'héroïne à domicile pour les usagers âgés qui peinent à se déplacer...

Le programme donnant satisfaction, ses promoteurs envisagent de l'étendre à d'autres substances. Une poignée de polytoxicomanes irréductibles ne se contentent pas du cocktail héroïne-méthadone auquel ils ont droit, ce qui crée un angle mort dans cette politique : c'est le cas de Tony, un amateur hard-core de toutes les substances illicites disponibles. Ce père de famille de 53 ans qui a perdu la garde de son enfant et son emploi reconnaît dealer à Amsterdam pour se procurer les 140 euros nécessaires à sa consommation quotidienne de crack ou de cocaïne dont il a besoin en complément. Il s'est déjà fait prendre, ce qui lui a valu soixante heures de travaux d'intérêt général, mais il a échappé à la prison en faisant valoir ses multiples dépendances. « L'héroïne, c'est bien, ça apaise mais le crack, c'est autre chose, ça stimule », explique-t-il en fumant sa pipe en pleine rue. Si le

crack procure un effet éphémère qui complique la mise en place d'un système calqué sur l'héroïne médicale, les Pays-Bas n'en réfléchissent pas moins à l'étendre à d'autres substances addictives.

On mesure l'écart abyssal entre ce pays et une France de plus en plus isolée par rapport à ses voisins comme la Suisse, l'Allemagne, la Belgique et l'Espagne, qui autorisent eux aussi l'héroïne médicale. Dans l'Hexagone, les salles de shoot n'ont beau distribuer que des seringues stériles à Paris, Strasbourg et Lille, elles se heurtent à l'hostilité des riverains et d'une partie de la classe politique qui rejette encore davantage l'idée de fournir gratuitement des substances illicites aux usagers irréductibles. « Ces programmes ont fait leurs preuves à l'étranger, mais en France le ministère de l'Intérieur l'a toujours emporté sur celui de la Santé en ce qui concerne les politiques des drogues. Les considérations politiciennes pèsent plus que la rationalité scientifique », soupire William Lowenstein, addictologue et président de SOS addictions. L'opinion publique et la réglementation ayant commencé à bouger sur le cannabis CBD, le mouvement pourrait par un effet de halo s'étendre à d'autres produits. L'idéal serait d'en passer par un référendum portant sur la régulation de la consommation des drogues, estime-t-il. « L'alcool mène aussi à des addictions sévères : on n'en tolère pas moins l'existence de 34 000 débits de boissons sur le territoire qui sont autant de lieux de consommation pacifiés et régulés. » ♦